

Pour commémorer le quatre-vingtième anniversaire de la capitulation de l'Allemagne Nazie, nous avons écrit un petit recueil de textes.

Nous avons inventé un personnage fictif, Martine qui a 9 ans au moment de la déclaration de la Guerre. Elle nous raconte des évènements de guerre dont certains se basent sur des faits réels.

Des « aînés » de Chorges sont venus nous aider pour l'écriture finale.

Nous avons également échangé avec les troisièmes de la classe de Madame Borel. Ils sont les auteurs du dernier texte du recueil.

Les élèves de CM1 de l'école de Chorges

Présentation du personnage fictif

Aujourd'hui, c'est le 13 juillet 1939, et nous fêtons le dernier jour d'école. Nous fermons nos cahiers pour deux mois de vacances bien méritées.

Je m'appelle Martine et j'ai 9 ans. J'adore l'arithmétique, mais mon maître m'a conseillé de progresser en dictée. Je suis à la fois heureuse de quitter l'école et triste de ne plus voir mes amis pendant cette période.

J'habite dans un petit hameau au-dessus de Chorges. Je suis contente de ne plus avoir à faire le trajet à pied jusqu'à l'école tous les jours. Mon petit frère, René, n'a que 3 ans et passe ses journées à la ferme avec maman, car il est encore trop jeune pour aller à l'école. Mon grand frère, Paul, vient de réussir son certificat d'études à 14 ans. L'année prochaine, il souhaite commencer des études à Gap pour devenir instituteur.

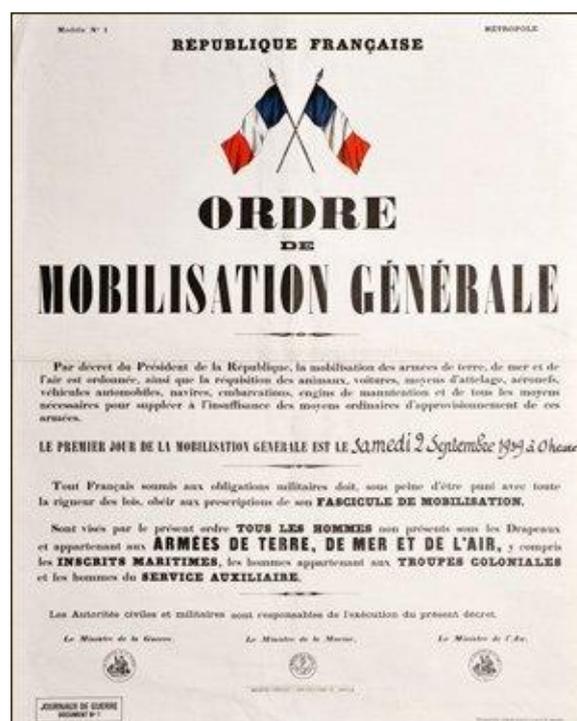


Déclaration de la guerre

C'était un dimanche. Je jouais tranquillement à la poupée dans le salon pendant que papa écoutait la TSF. Soudain, mes parents ont eu l'air inquiets : ils fronçaient les sourcils et s'étaient rapprochés du poste pour mieux entendre. J'ai compris que quelque chose n'allait pas, alors j'ai demandé à mes parents ce qui se passait. Ils m'ont dit : "Pas de souci, Martine, c'est des affaires de grands. Tu peux continuer à jouer avec tes frères et surveiller les vaches dans les champs."

Le lendemain matin, après avoir traité les vaches, j'ai accompagné maman au marché du village. Il y avait un attroupement devant la mairie. Une affiche fixée sur un mur provoquait de nombreuses discussions animées. Cette affiche disait que tous les hommes de 18 à 45 ans devaient aller à la mairie parce qu'ils étaient appelés pour la guerre. Maman était très triste parce qu'elle savait que papa allait partir. J'ai compris que je ne le verrais plus pendant longtemps et que je ne savais pas combien de temps ça allait durer ni s'il allait vraiment revenir. Au village, nous parlions souvent de la Grande Guerre et de tous ceux qui n'étaient pas revenus. Nous étions tellement tristes et inquiètes que nous sommes rentrées à la ferme sans rien acheter au marché.

Arrivée à la ferme, je me suis jetée dans les bras de mon père en pleurant. Mes frères, inquiets, lui ont demandé ce qui se passait. Alors je leur ai dit que notre père allait partir à la guerre.



La vie sous l'occupation (souvenir du grand-père d'un élève)

J'avais à peine 10 ans quand les Allemands ont occupé les Hautes-Alpes. Leur présence nous terrifiait, moi et ma famille. Mes parents possédaient une ferme, et grâce à cela, nous avions toujours de quoi manger, même en ces temps difficiles.

Les maquisards, ces résistants qui se cachaient dans les montagnes, venaient souvent chez nous pour se ravitailler. Ce jour-là, ils sont venus et ont pris tous les œufs de nos poules. Je me souviens encore de leurs visages fatigués mais déterminés. Ils nous remerciaient toujours chaleureusement, conscients du risque que nous prenions pour les aider.

Mais le lendemain, les Allemands sont arrivés à leur tour. Ils voulaient aussi des œufs. Quand maman leur a dit qu'il n'y en avait plus, leur attitude a changé. Ils sont devenus agressifs, criant et gesticulant. J'avais tellement peur que je me suis mise à trembler. Ils ont pointé leurs fusils sur maman, mon petit frère et moi. Mon cœur battait si fort que j'avais l'impression qu'il allait sortir de ma poitrine.

Sibelle, notre chienne fidèle, n'a pas compris ce qui se passait. Elle aboyait fort, montrait les crocs et grognait pour nous protéger. Les Allemands ont semblé surpris par sa réaction. Peut-être ont-ils vu la peur dans nos yeux, ou peut-être ont-ils été touchés par le courage de Sibelle. Quoi qu'il en soit, ils ont baissé leurs armes et sont partis sans rien prendre.

Ce jour-là a été l'un des plus difficiles de ma vie. Mais grâce à Sibelle et à un peu de chance, nous avons échappé au pire. Cette expérience m'a marquée à jamais, me rappelant la cruauté de la guerre mais aussi la force de l'amour et du courage.



1944 : Acte de résistance (événement fictif)

En 1944, j'ai 14 ans et mon frère Paul en a 19. Les Hautes-Alpes sont occupées par l'armée allemande. Paul m'a raconté qu'il a vu des voisins juifs être emmenés en Allemagne et d'autres personnes se faire tuer par des soldats allemands. Il est aussi appelé pour aller travailler là-bas, mais il veut rejoindre la résistance.

Un mercredi matin d'automne, très tôt, Paul est parti rejoindre les maquisards de Réallon, où notre père est déjà depuis qu'il est revenu du front. Pendant cette période difficile, les maquisards font exploser des ponts et des routes pour empêcher les Allemands d'avancer.

Quelques jours plus tard, Paul m'a demandé de l'aider pour une mission importante. Il devait faire sauter un bout de voie ferrée parce qu'un train allemand allait passer. Il avait peur de se faire attraper par une patrouille allemande, alors il m'a demandé de faire le guet. J'étais très effrayée à l'idée de me faire prendre ou que quelque chose de grave arrive à Paul. Mon cœur battait très fort, mais je voulais vraiment aider.

Pendant que je surveillais, chaque bruit me faisait sursauter. J'avais peur que des soldats allemands arrivent à tout moment. Mais je me suis concentrée et j'ai fait de mon mieux pour rester calme. Quelques heures plus tard, la mission était réussie : la voie ferrée et le train étaient détruits. Paul et moi étions sains et saufs. J'étais très fière d'avoir aidé mon frère et les maquisards, mais aussi soulagée que tout se soit bien passé.



Viaduc de Bamafran 19 août 1944

Le sauvetage des enfants Fallik

Je me souviens très bien de la famille Fallik. Le docteur David Fallik avait son cabinet médical à Chorges, et il était très respecté dans le village. Il avait deux enfants, Arlette et Francis, que je voyais souvent jouer dans le jardin.

Un jour de janvier 1944, alors que l'hiver était particulièrement rude, un gendarme a croisé Louis Taix au village. Le gendarme lui a annoncé une nouvelle terrifiante : les Allemands allaient venir arrêter toute la famille Fallik parce qu'ils étaient juifs.

Le docteur Fallik avait déjà rejoint le maquis, où il soignait gratuitement les maquisards. Mais ses enfants, Arlette et Francis, étaient encore à la maison. Sans hésiter, Louis et Marguerite TAIX ont décidé de cacher les enfants Fallik chez eux.

Pendant quelques jours, Arlette et Francis ont dû se cacher dès que le chien aboyait. C'était une période très tendue, mais la famille Taix faisait tout son possible pour les protéger.

Finalement, un plan a été mis en place pour mettre les enfants en sécurité. Par une froide journée, Arlette et Francis ont quitté la maison des Taix pour rejoindre à pied la gare de La Bâtie-Neuve. Ils devaient être très prudents et ne pas laisser de traces dans la neige pour ne pas se faire repérer.

À la gare, ils ont retrouvé leur maman. Grâce à la famille Taix, ils ont pu échapper aux Allemands et trouver refuge ailleurs.

La famille Taix a risqué sa vie pour sauver Arlette et Francis. Ils resteront toujours des héros, des gens ordinaires qui ont fait quelque chose d'extraordinaire en temps de guerre.

Maison du docteur Fallik (devenue la crèche de Chorges)



18 juillet 1944 : Les parachutistes américains

C'est le 18 juillet 1944. Je décide de partir chez mes grands-parents pour les grandes vacances dans leur ferme à Prunières.

Le matin du 19 juillet, je m'amuse avec mes frères dans la ferme. Il faisait beau, nous jouions à cache-cache. Tout à coup, nous apercevons une fumée noire venant du ciel. Alertés par les villageois, nous voyons 11 hommes sauter en parachute d'un avion d'où provenait la fumée. Nous nous sommes cachés par peur que ce soit des Allemands.

Quelques minutes plus tard, nous voyons 11 soldats américains sortir de la forêt avec leurs sacs sur le dos. Nos grands-parents ainsi que les hommes du village sont venus à leur secours. Ils les ont guidés jusqu'au maquis de Réallon. Nous avons appris plus tard qu'il n'y avait pas eu de morts et qu'ils ont rejoint leurs brigades après un périple de 33 jours de marche jusqu'en Isère.



20 août 1944 : la libération

Depuis plusieurs jours, il y a de l'agitation dans la forêt et dans les hauteurs sous le chapeau de Napoléon. Dans la soirée, on apprend que que les maquisards ont capturé les soldats allemands basés à Gap et que l'armée américaine est arrivée dans la journée. Gap est libérée. Je suis si heureuse. Le lendemain, je vois passer les jeeps américaines sur la route nationale. Ils vont libérer le nord du département.

29 avril 1945 : Maman vote

Depuis la libération, la vie a repris mais c'est encore la guerre pour le pays. Mes parents font tout pour qu'on ne manque de rien : Maman gère les cartes de rationnement et Papa s'active pour finir les semis de printemps. Ils vont souvent à la mairie pour participer à la rédaction de cahiers de doléances. Comme lors de la Révolution Française, les citoyens donnent leur avis pour reconstruire le pays. Même Maman a le droit d'y participer. Et aujourd'hui, elle a même voté ! Je suis très fière.

8 mai 1945 : la fin de la guerre

Aujourd'hui, mon grand frère est arrivé en courant du village en agitant un journal dans la main. Il hurle « ça y est ! Ça y est ! » Je m'appelle Martine, j'ai 15 ans. La guerre est finie. La paix est enfin de retour.



Défilé de la Résistance à la Libération de Gap. Image colorisée tirée du site Champsaur.net